

50. — MAMAN MONTE AU CIEL

Maman est morte après avoir souffert de tuberculose pendant un an. Son vieux corps tout usé — elle avait soixante-cinq ans — avait fini par céder aux microbes, qui investissaient ses poumons. Pas question de lui acheter des médicaments ni d'améliorer son régime, dans ce village perdu de montagne; non, pas question d'entreprendre le traitement qui s'imposait. Lorsqu'elle fut morte, je me dis : « Dieu merci ! La pauvre avait déjà trop souffert ! »

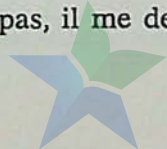
Il se trouve que j'ai pu assister à ses derniers moments. Plusieurs mois auparavant, on m'avait déjà envoyé à deux reprises le même télégramme : « Maman gravement malade. Venir d'urgence. » La première fois, j'étais rentré au pays et elle avait paru se remettre. « Tu vois, tu vas guérir; ce qu'il te fallait, c'était revoir ton fils », ainsi lui avait-on dit pour stimuler son esprit, déjà résigné à la mort. Cette résignation, je l'avais lue dans son regard; elle et mon père, qui était de beaucoup plus âgé, ne possédaient plus rien en ce monde, qui les attachât à la vie. Leurs deux fils étaient partis l'un et l'autre, la grande maison était vide et les rizières à l'abandon (il suffisait d'en cultiver une toute petite partie). Maman le disait elle-même : ils erraient dans leurs pièces, comme dans un grand tombeau. Les gens ne venaient plus les voir, car de quoi aurait-on bien pu discuter avec ce vieux radoteur et sa femme qui avaient déjà un pied dans la tombe ?

La deuxième fois, je ne bougeai pas; je ne saurais dire par quel calcul je lui donnais encore six mois à vivre. Je me contentai de lui envoyer une jaquette bien chaude. Dans sa réponse qu'elle avait dictée, car elle ne savait ni lire ni écrire, et qui était adressée à mon fils aîné, elle disait : « Ton grand-père est jaloux, il faudrait lui envoyer aussi une veste en drap, comme autrefois ! » La requête se trouvait appuyée par l'empreinte du pouce de mon père, au bas de la page. J'envoyai la veste.

Puis, arriva le troisième télégramme; cette fois, quelque chose me poussa à partir.

« Tu es seul ? » me dit papa d'un air désappointé, quand j'arrivai au village. Il faut dire que depuis plusieurs années, on avait perdu la trace de mon frère...

Le soir, au moment du repas, il me demanda encore : « Est-ce que



tu te serais disputé avec ta femme ? » Puis me jetant un regard fâché, il se leva pour sortir. « Le voyage coûte cher, papa », expliquai-je. « Si ta mère meurt, me répondit-il, je n'en aurai plus pour très longtemps à vivre et je n'ai toujours pas vu mes petits-enfants ! »

Il disparut dans l'obscurité; maman eut seulement un sourire.

Le lendemain, je la regardai; rien ne pouvait faire penser qu'elle allait bientôt mourir et je regrettai un peu d'avoir répondu cette fois encore à l'appel. J'eus presque envie de retourner à mon travail, à Java, mais finalement, je décidai de rester. Il se trouvait qu'on approchait du Nouvel An et, par la même occasion, de Noël, et je savais qu'elle serait tout particulièrement heureuse, si j'étais près d'elle à ce moment-là. Papa, lui, ne s'en souciait guère; je ne pense pas qu'il se soit jamais interrogé sur le sens profond de son baptême; il s'était converti à l'âge de quarante ans et continuait à réciter des formules¹⁰, chaque fois qu'il leur arrivait quelque chose d'insolite. Si le tigre attaquait un de ses buffles, dans une des clairières de la montagne, il marmonnait quelque chose, en brûlant des herbes dans la nuit noire et il était absolument convaincu que le fauve vorace ne pourrait pas en réchapper.

Avec maman, c'était différent. Non seulement elle ne croyait plus aux superstitions, mais elle était très assidue aux offices; elle était comme le lien qui unissait entre eux les quelques croyants de ce village, encore tout entourés de païens. Elle était, bien sûr, connue pour ses remèdes, mais elle ne récitait jamais de formules, et se contentait de souffler sur ses préparations.

Quand papa allait à l'église, il avait droit à une place d'honneur, près du pasteur, sur une grande chaise qui faisait face à l'auditoire; il avait été considéré comme un chef, dès avant l'arrivée de la mission et de la Compagnie¹¹. C'était son privilège, et chaque fois qu'il venait au sermon, il restait là à bâiller, jusqu'au bout.

Le lendemain de mon arrivée, le pasteur vint nous voir. Puisque la malade ne pouvait pas se rendre à l'église pour la nuit de Noël, la communauté avait décidé de célébrer la cérémonie chez nous. Maman donna son accord, considérant la chose comme allant de soi.

Quelque chose me gênait dans ce projet, mais je ne dis rien. Il semblait d'ailleurs que l'on avait déjà célébré à plusieurs reprises le service du dimanche à la maison. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que ça aurait plutôt l'air d'un service funèbre. Puis je me rappelai les sermons d'autrefois, du temps où j'étais encore enfant; le regard hébété des fidèles et mon père qui bâillait; les voix éraillées et fausses des chan-

(10) Le texte emploie ici le terme, d'origine indienne, *mantera*. Les mages Batak ont rédigé, on le sait, de très intéressants traités concernant leur art (en langue et en écriture Batak); plusieurs de ces manuscrits sont justement des recueils de *mantera*.

(11) L'influence occidentale ne s'est pas fait vraiment sentir en pays Batak avant les toutes dernières années du XIX^e siècle. Notons, une fois de plus, qu'on désigne le gouvernement indonésien du nom de « Compagnie », alors que la Compagnie des Indes orientales proprement dite fut supprimée dès la fin du XVIII^e siècle (cf. ci-dessus, p. 383, note 19).

teurs et l'odeur des gens qui ne s'étaient pas lavés; les bavardages après le service, sur le parvis... tout me revenait à l'esprit. Bien sûr, à l'époque, je ne ressentais pas les choses de cette façon; pour un gamin, l'enclos de l'église était d'un très grand intérêt; il y avait les *kemiri*¹² feuillus, et le verger plein de goyaviers, de jacquiers, de manguiers, et le jardin du pasteur, tout rempli de cannes à sucre... Après chaque nuit de Noël, c'était à moi qu'on donnait les cierges qui restaient; un privilège que les autres enfants me reconnaissaient.

Lorsque le pasteur fut sur le point de s'en retourner, il me demanda de le raccompagner. Comme il n'y avait rien d'autre à faire dans ce village perdu, j'acquiesçai. J'avais d'ailleurs envie de retrouver cette église, que je n'avais pas revue, depuis l'école primaire, il y avait de cela une vingtaine d'années.

Pour s'y rendre, il fallait prendre à travers champs, puis suivre le chemin du village. Le pasteur me demanda : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu à l'église, lors de votre dernier voyage, il y a quelques mois ? N'êtes-vous pas resté plus d'une semaine à ce moment-là ? »

J'esquivai sa question en lui en posant plusieurs autres, au sujet des gens du village. Il voulait savoir quelle était la situation à Java, à Djakarta, s'il y aurait ou non une guerre à Formose, et si le ministère tiendrait encore longtemps. Je faisais de mon mieux pour répondre à tout et nous finîmes par arriver à notre but. Dès l'abord, je fus surpris de voir combien petits étaient l'église et le presbytère; l'enclos non plus n'était pas aussi vaste qu'il m'avait paru autrefois. Les *kemiri* n'étaient pas très hauts, ni non plus le clocher, avec sa girouette en forme de coq, taillée dans du fer blanc, toujours la même. Elle était là, ma vieille église en bois. Qu'elle était sale !

Nous entrâmes; elle servait toujours d'école, mais les bancs étaient maintenant plus nombreux et dans un coin de l'enclos, on avait construit une annexe. En tout, trois cents élèves et quatre instituteurs. « Il n'y en a qu'un qui soit diplômé », me confia le pasteur.

Je regardais les murs de l'église, tout couverts d'images dessinées par les élèves eux-mêmes. Tout là-haut, dans un coin, il y en avait un représentant un buffle protégeant son berger contre un tigre; mon œuvre.

La femme du pasteur nous appela; elle avait déjà fait le café. « Un instant ! » lui répondit son mari et sa voix alla se répercuter contre le versant des collines qui fermaient la vallée. Quand il eut refermé la porte de l'église, son chien vint me lécher les pieds. Un silence profond.

Tout en sirotant son café, le pasteur me dit d'un ton déférent : « Si la nuit de Noël vous vouliez bien accepter de lire l'Évangile... votre maman en serait très heureuse. »

(12) *Aleurites moluccana* : grand arbre que l'on trouve à l'état sauvage, mais que l'on plante également. On récolte sa noix qui sert de condiment et dont on extrait une huile utilisée pour l'éclairage, la fabrication du savon, la teinture, etc...

Je contemplai l'image déchirée de la tête du Christ en croix, qui était suspendue au mur, devant moi, et répondis : « Mieux vaudrait que ce soit quelqu'un d'autre, Monsieur le Pasteur. Demandez plutôt cela à l'un de vos assistants¹³.

— Ils doivent déjà s'occuper d'encadrer les fidèles, d'allumer les cierges, de lire les psaumes, de surveiller les écoliers. Il y a aussi le chœur qu'il faut diriger... Nous avons répété l'air qui plaît à votre maman, celui qui s'intitule : *Dans la main du Seigneur*. »

Tout cela ne me plaisait guère, mais je ne dis rien, et le pasteur interpréta, sans doute, mon silence comme un assentiment.

« Nous avons aussi préparé des gâteaux pour les enfants; Sihotang a été assez généreux pour nous faire don d'une somme importante. Vous souvenez-vous de lui ? »

Je rentrai avec un sentiment de vide, et imaginai déjà les gens réunis chez nous. Comment et où installerait-on maman ? Elle ne pouvait pas rester longtemps assise; étendue peut-être ?

Quand j'arrivai à la maison, je la trouvai en train de se préparer une boisson avec le lait condensé que j'avais apporté, toute seule, accroupie sur le sol, dans la pièce du milieu.

Puis la nuit de Noël arriva. Il faisait encore jour que papa avait déjà mis ses vêtements propres; assis tout seul dans un coin de la grande pièce du fond, il s'occupait à écraser ses feuilles de bétel dans un petit mortier d'argent.

Deux filles, que je ne connaissais pas, s'occupaient de maman; elles l'avaient hissée sur le *balé-balé**, et installée près du mur, assez loin de papa. L'arbre de Noël, qu'on était allé chercher dans la forêt, était déjà tout prêt dans un coin; il n'y avait plus que les bougies à allumer.

Quand elles l'eurent bien couchée, les deux filles se retirèrent; il fallait qu'elles aillent se préparer elles aussi. La cérémonie commencerait dans une heure environ. J'allais m'asseoir dans ma chambre, pour réfléchir. De temps en temps, j'entendais maman tousser; le bruit de ses quintes se mêlait à celui de la lampe-tempête.

Je restais perdu dans mes réflexions; une demi-heure peut-être, je ne sais pas. Quand je repris conscience du monde qui m'entourait, je n'entendais plus ni les quintes, ni non plus le bruit du mortier d'argent. Papa était déjà sûrement en train de mâchonner avec ses gencives édentées. Le bruit de la lampe-tempête devenait de plus en plus fort. Je sortis de ma chambre, et regardai papa un instant, puis maman, étendue sur le *balé-balé*, avec un *kain** sur elle. Elle me parut dormir et je m'approchai d'elle. J'observai son visage, ses yeux caves, ses joues creuses; puis sa poitrine...

Comme un bréchet de poulet. Et soudain je réalisai que cette poitrine ne bougeait plus. Je lui tâtai les tempes, et j'ouvris sa paupière. Elle était morte ! Un étrange sentiment de reconnaissance dominait

(13) Le texte dit *orang tua-tua*; il s'agit des laïques, qui assistent le pasteur et forment avec lui comme un petit conseil de fabrique.

l'émotion qui me prenait à la gorge. Je jetai un regard en direction de mon père; il ne se doutait encore de rien. Comment lui dire ? Les gens allaient arriver pour la cérémonie d'une minute à l'autre; j'avais à peine tiré le *kain* sur le visage de maman que je les entendais déjà qui venaient, le pasteur avec ses assistants, puis les fidèles; chacun prit place avec solennité, en s'accroupissant, les jambes croisées, sur le sol. Les premiers s'assirent le long des murs, puis quand il n'y eut plus de place, on se risqua à s'installer au centre de la pièce.

« Est-ce que votre maman dort ? me demanda le pasteur en me tendant l'Évangile.

— Elle dort, lui répondis-je.

— C'est bien. Quand nous en serons à l'air qu'elle aime, nous la réveillerons. »

Puis il se mit à s'occuper de ses fidèles. Chacun de ses assistants faisait ce dont on l'avait chargé. Pour finir, la pièce fut pleine à craquer; il ne restait qu'un tout petit coin de libre, autour de mon père. Les écoliers étaient assis, le dos au *balé-balé*, face à l'arbre de Noël.

On alluma les bougies multicolores et des exclamations de joie et d'admiration s'échappèrent de la bouche des enfants. Je restai debout près du *balé-balé*, immobile, l'Évangile à la main, l'air emprunté, comme un pasteur qui va faire son premier sermon.

La cérémonie commença par une prière; mon père pilait toujours son bétel. Puis, on passa aux psaumes, puis à la lecture de l'Évangile. Était-ce ma voix ? Les fidèles chantaient. Je perdais le sens du temps mais je les entendais psalmodier : « Après que Jésus fut né à Bethléem, en Judée... » Le pasteur vint à moi, en courbant le dos, pour me dire que c'était le moment de réveiller maman : on allait chanter son air préféré.

J'acquiesçai de la tête et il repartit vers sa chorale. Avant de commencer, il me jeta encore un regard interrogateur, auquel je répondis par un autre acquiescement. Le chant commença : « Dans la main du Seigneur... » Je ne pouvais pas saisir les autres paroles. C'était une chanson que je ne connaissais pas, et les enfants, assis près de la porte et du *balé-balé*, bavardaient entre eux, impatients. J'observais papa; il s'était arrêté de piler son bétel et regardait l'arbre de Noël qui resplendissait de tous ses feux.

Le pasteur pria : « Oh ! Seigneur Tout-Puissant et compatissant, à Toi, nous offrons notre sœur. C'est dans Ta Main qu'est la vie et dans Ta Main aussi qu'est la mort, reçois-la dans Ton Paradis ! »

On chanta encore « Sainte Nuit » et on prononça une dernière prière; la cérémonie tirait à sa fin. Alors on partagea les gâteaux et on distribua les boissons à la ronde. Le pasteur alla s'asseoir avec ses assistants près de mon père; en se glissant à travers les rangs de ceux qui étaient installés au milieu de la pièce, il dit d'un air rasséréné en direction de maman : « Dors, mère, tu n'as pas besoin de manger des gâteaux avec nous, dors ! »

Je me retirai dans ma chambre et posai l'Évangile sur la table. Puis je ressortis, pour voir et observer la foule.

« Viens t'asseoir près de moi, me dit quelqu'un, causons un peu. Quelles sont les nouvelles de Djakarta ? »

Je me récusai et quittai la maison. « Laissons-les s'en apercevoir eux-mêmes », me disais-je. Un moment plus tard je rentrai à nouveau, mais personne n'avait encore pensé à la déranger dans son sommeil et il en fut ainsi jusqu'à ce que tout le monde soit parti.

Quand nous fûmes seul, je dis à mon père que maman n'était plus. Il s'arrêta un moment de piler son bétel et me dit simplement : « Avertis ton oncle ! »

Avant de partir, j'éteignis les bougies.

Quelques jours plus tard, lorsqu'on eut enterré maman selon les rites traditionnels et les rites religieux, mon père me manda auprès de lui.

Il était debout, dans le vaste enclos, et me fit signe de le suivre dans un coin. Je cherchais ce qu'il pouvait bien me vouloir. Quand je me fus approché, il me demanda : « As-tu de l'argent ? »

Je fus surpris, car je ne savais pas où il voulait en venir ; finalement je lui dis :

« Combien vous faut-il ? »

— Mille ou deux mille roupies me suffiraient.

— Et pourquoi faire ? » demandais-je en le suivant toujours. Nous étions arrivés dans un coin du jardin ; il me prit par l'épaule et me dit, en regardant en direction du lac, tout en bas :

« C'est ici que je veux être enterré. Il faudra que tu me fasses une belle tombe en ciment. Quand je serai mort, tu transporteras ta mère à côté. »

— Mais pourquoi faut-il que ce soit en cet endroit ? » lui demandai-je simplement.

Il retira sa main gauche de mon épaule, tourna la tête vers le sommet des montagnes et répondit : « D'ici, j'aurai une vue magnifique sur le plateau et le lac. »

Je ne dis rien.

A nos pieds, les eaux du lac, frappées par les rayons du midi, étincelaient. Papa s'éloigna. Je vis le pasteur qui venait à moi.

Il me rejoignit et me dit : « J'ai entendu dire que vous partiez demain. J'espère que vous ferez bon voyage ! » Puis après un temps :

« Ne soyez pas triste ! Vous avez vu quelle était l'amitié, l'affection des gens d'ici pour votre mère. Il n'y avait pas une vieille personne qui fût aimée et honorée comme elle. Maintenant, elle est aux côtés du Seigneur ! »

— Assurément ! dis-je.

— Oui, je sais que vous croyez aussi, bien qu'à présent les gens instruits n'aiment plus trop aller à l'église. J'ai toujours été persuadé que vous étiez resté fidèle à Christ ; il avait l'air de se parler à lui-même. « N'est-il pas vrai, Monsieur, que l'homme ne pourrait vivre sans

Dieu ? et comment se pourrait-il faire qu'il n'y eût pas de paradis ? » Son regard était celui d'une chèvre, qui fait face au billot.

« C'est exact, Monsieur le Pasteur, dis-je, il y a un paradis, c'est certain. » Sur ce, il me quitta.

Je me dirigeai vers l'arbre de Noël, qui gisait desséché dans un coin du jardin ; avec une allumette, je l'enflamai, et pour un instant, il se transforma en une gerbe de feu, comme autrefois.

Les cendres montèrent dans l'espace et le vent les emporta, vers la vallée, en direction du lac aux eaux bleues.



